

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 22 (1934)
Heft: 90

Artikel: Études sur la théologie contemporaine : l'église romaine
Autor: Auw von, Lydia
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉGLISE ROMAINE

Ernesto BUONAIUTI. *La Chiesa Romana*. Milan, Gilardi et Noto, 1932.

Un des critiques les plus pénétrants de l'Italie contemporaine M. Adrien Tilgher, auteur d'un livre remarquable *Filosofi et moralisti del Novecento* a consacré au dernier livre de M. Buonaiuti un article intitulé : *La tempête autour de la cathédrale* ⁽¹⁾. Ce titre pourra sembler quelque peu emphatique à qui n'a pas vécu en Italie ou ne se rend pas compte de l'importance de certaines valeurs religieuses dont le sort se joue à Rome actuellement. Pourtant il correspond à la réalité.

Paru à la fin de décembre 1932, le livre qui nous occupe, *L'Eglise romaine*, a été lu et discuté avec passion, dans un pays où l'on ne lit pas trop et où l'on discute moins encore. Les protestants n'ont pas été moins empressés que certains catholiques à dévorer le livre et à exprimer leur opinion à son sujet. Adhésions enthousiastes, graves critiques, réserves prudentes, jugements plus ou moins partiels, toute la gamme des appréciations les plus divergentes a accueilli ce volume, qui, un mois après sa publication, était mis à l'Index. Personne, ni l'auteur, ni les lecteurs de ce livre hardi et révolutionnaire ne s'est étonné de cette condamnation. Elle était prévue, et, du point de vue de Rome, légitime. Pourtant on chercherait en vain, dans cet écrit audacieux, quelque passion malveillante, quelque rancune contre l'Eglise catholique. Au contraire, sous les prévisions les plus pessimistes, sous l'objectivité lucide et terrible de certaines déclarations, sous les jugements les plus écrasants, transparait, profond et indéniable, un amour tenace pour l'Eglise romaine.

(1) Paru dans *Il Lavoro*, 4 janvier 1933.

Beaucoup de protestants se sont étonnés, scandalisés même, de voir à quel point l'auteur restait attaché au catholicisme, après des années d'excommunication et d'isolement spirituel. Pour M. Buonaiuti, le mot de « romain » a la même résonance mystique et prodigieuse qu'avait pour Tyrrell le mot de catholique. « Romain » prend pour lui à peu près le sens d'universel, d'humain par excellence. On parle trop légèrement de la cécité de l'amour. Il existe tout aussi bien une clairvoyance aiguë de l'amour, qui devine les faiblesses secrètes, pressent les dangers et entrevoit, avec une netteté étonnante, l'orientation d'une destinée. Malgré sa propre expérience, décevante et douloureuse, l'auteur espère dans les ressources vitales de l'Eglise romaine et son livre s'achève sur une note d'espérance. *La Chiesa romana* est beaucoup plus un cri d'avertissement qu'une condamnation.

Le lecteur français s'étonnera probablement de l'abstraction et de la sévérité du style. La terminologie employée par l'auteur est infiniment riche mais toute technique. Si M. Buonaiuti a posé les problèmes qui le passionnent dans un langage aussi rigoureusement scientifique, ce n'est pas qu'il ne sente, jusqu'au plus profond de lui-même, la poésie multiforme du rite, de la liturgie, de l'histoire catholique. Personne n'est plus poète que cet historien lorsqu'il parle. S'il dépouille son style d'images, s'il exprime sa pensée dans un langage schématique et concentré, dénué de toute recherche d'art, c'est que sa pensée jaillit, trop rapide et trop puissante, et qu'elle court au combat sans prendre le temps de se parer. Mais malgré ce dépouillement, et peut-être grâce à cette austérité, certaines pages arrivent à une éloquence brûlante qui fait songer au mot de Pascal sur l'éloquence vraie.

Le livre de M. Buonaiuti se rattache au grand courant moderniste du début de ce siècle qu'aujourd'hui trop de gens considèrent comme définitivement disparu, le modernisme du Loisy des premières années et de Tyrrell. Sans *L'Evangile et l'Eglise*, jamais un livre pareil n'eût été écrit. Et M. Buonaiuti, comme Tyrrell dans *Le christianisme à la croisée des chemins*, nous montre l'Eglise romaine acculée à un dilemme plus tragique encore que Tyrrell, mort avant la grande guerre, ne le pouvait prévoir. Il ne s'agit plus de choisir entre deux christologies, il s'agit de savoir si, dans le monde de brutalité et de haine que nous habitons, le message chrétien peut trouver un écho encore et si l'Eglise romaine saura le proclamer.

Malgré sa complexité et sa richesse, le livre de M. Buonaiuti est étonnamment simple. Deux grands problèmes se posent à lui : un problème religieux et un problème moral. Il ignore volontairement tous les autres. Qu'un livre, jugé subversif par l'Eglise, n'attaque ni l'organisation ecclésiastique, ni l'infaillibilité pontificale, ni les sacrements, ni le dogme, ni la discipline semble une gageure. Pourtant il en est ainsi. Dans un livre fameux, intitulé *Les cinq plaies de la sainte Eglise*, le noble penseur Rosmini comparait l'Eglise au Christ crucifié. L'Eglise agonise de cinq abus. Mais est-ce de ses plaies que le Crucifié est mort ? Ce ne sont pas tels abus particuliers qui, selon M. Buonaiuti, mettent en danger la vie de l'Eglise. Son diagnostic va plus profond, il s'agit de savoir jusqu'à quel point les forces vitales de Rome sont menacées.

Le livre est court. Cinq chapitres aux titres simples et frappants : Ce que Rome prétend être. Ce qu'elle a été. Ce qu'elle est. Ce qu'elle pourrait être. Ce qu'elle sera.

Il n'est pas possible de séparer complètement dans l'ouvrage que nous étudions les deux problèmes auxquels tout à l'heure nous avons fait allusion. On peut cependant dire, avec de fortes réserves, que, dans les deux premiers chapitres, c'est surtout le problème religieux, dans le reste du livre, le problème moral qui apparaît.

Rome se proclame la dépositaire unique de l'enseignement du Christ et l'administratrice indispensable de son pouvoir salubre. Elle admet trois grands principes : l'Eglise doit nécessairement être visible, la révélation s'est achevée avec le dernier des apôtres, Pierre et ses successeurs ont été chargés de veiller sur le dépôt de la foi. Mais quand Rome formula, de manière définitive, ces trois grands principes, elle avait déjà lié sa théologie à une vision du monde déterminée par l'aristotélisme médiéval. Sans se préoccuper des conflits qui peuvent surgir entre la conscience religieuse et les présuppositions rationnelles, elle avait adopté la gnoséologie d'Aristote. Selon cette théorie de la connaissance, l'intellect humain peut saisir la réalité même des objets, la capacité spécifique de l'âme est celle de connaître. L'Eglise joue dans l'humanité le rôle que l'esprit joue dans le corps. On devine le parti que l'Eglise a pu tirer d'une telle philosophie.

La théodicée rationnelle commence avec saint Anselme dont cependant la démonstration ontologique reste, au fond, un acte de foi. Saint Thomas s'engage plus avant dans la voie de la démon-

tration rationnelle de Dieu. Pourtant l'apologétique refuse de s'aventurer trop loin sur le terrain de l'intellectualisme. Elle pressent un danger pour la foi. D'ailleurs il est trop tard déjà. Intellectualisée, la religion chrétienne a perdu le caractère dualiste qui lui est particulier pour tendre vers le monisme, à la manière d'une philosophie. La pensée d'Augustin, au moins dans sa sotériologie et son ecclésiologie, est pénétrée encore de dualisme. Mais lorsque la Réforme éclate, la pensée catholique, affaiblie par le pélagianisme, fortement rationalisée, ne peut offrir de résistance vigoureuse et véritablement religieuse aux tendances nouvelles. La discipline, la casuistique, la dogmatique se renforcent mais la vie religieuse perd en originalité et en souplesse. Les grands mystères religieux sont, pour l'Eglise catholique, des vérités étroitement liées à des conclusions rationnelles. Or, selon M. Buonaiuti, ce caractère intellectualiste du catholicisme lui est funeste. La vie religieuse échappe à toute démonstration dialectique. Le tempérament mystique de l'auteur, l'orientation pragmatiste de sa pensée, sa sympathie enthousiaste pour les théories de M. Rudolf Otto, expliquent cette attitude qui, d'ailleurs, se révèle singulièrement féconde.

Le deuxième chapitre de notre livre est un raccourci impressionnant de l'histoire de l'Eglise. Comme toute conception schématique de l'histoire, ce résumé pourra paraître trop simplifié mais il est extrêmement suggestif. Si nous remontons à la controverse de Harnack et de Loisy, controverse dont naquit *L'Evangile et l'Eglise* — controverse dont on pourrait difficilement exagérer l'importance en ce qui concerne l'orientation théologique de notre temps —, nous comprendrons mieux l'attitude de M. Buonaiuti. Harnack niait toute continuité entre l'Evangile de Jésus et l'enseignement de l'Eglise romaine, entre la petite communauté chrétienne des origines et l'Eglise du troisième siècle. D'autres influences se sont exercées, surtout depuis la mort des apôtres, sur l'Evangile qui s'est profondément altéré. Pour Loisy, au contraire, toutes les vérités que l'Eglise enseigne étaient contenues dans l'enseignement de Jésus, elles ont simplement évolué selon des lois nécessaires. L'eschatologie, par exemple, s'est transformée automatiquement en sotériologie. L'attitude de M. Buonaiuti est plus nuancée : la continuité chronologique, historique, spatiale est indéniable. Mais l'enseignement actuel de Rome n'est-il vraiment que l'amplification pure et simple du message de Jésus ? N'y a-t-il pas dans ce message, tel que l'Eglise romaine le

présente aujourd'hui, un renversement de proportions entre les divers éléments fondamentaux qui le constituent dès l'origine, certains éléments s'étant atténués, d'autres, au contraire, hypertrophiés?

Jésus a prêché le royaume de Dieu. Dans l'Evangile, l'eschatologie ne peut se séparer de la morale qu'elle conditionne. Pour M. Buonaiuti, le caractère divin du message de Jésus apparaît dans ce principe paradoxal : que celui qui veut sauver sa vie doit la perdre. L'homme se représente naturellement la vie comme une affirmation de puissance individuelle ; une intuition, d'origine divine, seule, peut la faire considérer comme une puissance qui se multiplie en se communiquant et en se perdant. Jésus fait du royaume une réalité intérieure (M. Buonaiuti n'exclut pas la transcendance du Royaume mais le premier terrain où ce dernier se réalise est l'âme humaine).

Paul rend universel, en l'hellénisant, le message de Jésus. On a voulu diminuer l'originalité et la force de la pensée paulinienne, en l'expliquant par les courants d'idées qui prévalaient au temps de Paul. C'est faire fausse route, car Paul est avant tout fidèle à la consigne de l'Evangile. Il ne s'est jamais asservi à des formules philosophiques. Au fond, il est un pragmatiste, conscient de la caducité et de la valeur toute transitoire de certaines manifestations de la vie religieuse, la loi, par exemple. Paul, le premier grand interprète du message de Jésus, arrive, poussé par un instinct très sûr et guidé par l'expérience, à équilibrer de manière harmonieuse les divers éléments du message évangélique. Mais cet équilibre délicat se rompra vite. Au second siècle, la crise gnostique annule presque les éléments eschatologiques du christianisme, malgré les réactions du montanisme et du millénarisme.

Au quatrième siècle, une autre altération se produit. Pour les premiers chrétiens, l'Eglise est, par définition, l'antithèse de l'Etat. Origène et Tertullien, malgré toutes leurs divergences, sont d'accord sur ce point. Pour Tertullien, les noms de « César » et de « chrétien » sont inconciliables. Or, à la conversion de Constantin, le fait inadmissible se produit. L'Empire se convertit au christianisme, ou plutôt le christianisme se convertit à l'Empire. Les effets de cette conversion sur la théologie et la vie de l'Eglise sont immédiats et très importants : les controverses christologiques en Orient et la crise donatiste en Afrique représentent un effort pour distinguer, au sein de la masse brusquement christianisée, l'Eglise véritable. Le christianisme

arrive à sauver, en quelque mesure, son opposition profonde aux puissances terrestres, dans son ecclésiologie. Augustin, reprenant les théories du donatiste Tyconius, crée l'ecclésiologie de la chrétienté d'Occident. La *Cité de Dieu* est un livre plein d'illogismes, mais d'illogismes féconds.

Après l'Eglise d'Empire, voici l'Empire chrétien, autre contradiction dans les termes pour un chrétien des premières générations, autre altération du message de l'Evangile.

Avec saint Anselme, nous l'avons vu, le processus d'intellectualisation du christianisme s'accroît. La réaction la plus vigoureuse et la plus originale qu'il détermine, la protestation de Joachim de Flore qui insiste avant tout sur les éléments eschatologiques et ecclésiologiques du christianisme, est étouffée.

La Réforme survient. Cette vaste insurrection religieuse n'aurait pas été si puissante si elle n'avait été soutenue par de forts mouvements nationalistes. Malgré une renaissance remarquable d'augustinisme, la Réforme n'arrive pas à ressaisir le message chrétien des origines dans son intégrité. Elle méconnaît la portée de l'eschatologie. Trop préoccupée de s'adapter au siècle présent, elle renie le principe de la réalisation par antithèse qui a fait la force du christianisme et grâce auquel en renonçant au monde, il le possède. Et l'Eglise catholique ne sera que trop disposée à imiter les réformés sur ce point-là. La Compagnie de Jésus se mêle de plus en plus aux affaires de ce monde et s'occupe avant tout d'intérêts terrestres.

Voilà le problème religieux posé. L'Evangile primitif a perdu son caractère eschatologique. La religion s'est intellectualisée. D'autre part elle est devenue, oubliant la grande vision du royaume de Dieu, une religion de salut individuel à la manière des antiques religions de mystères. Et l'Eglise a cherché à s'accommoder de ce monde qui passe, à en jouir, à le conquérir au lieu de le renier. Pour redonner sa saveur tonique à l'Evangile affadi, il faut avant tout ressusciter l'espérance eschatologique.

Voyons maintenant le problème moral. A part l'aphorisme qui ordonne de perdre sa vie pour la sauver, aucune parole de Jésus n'a frappé M. Buonaiuti autant que ce *λογιον*: "Εἶδες τον ἀδελφον σου, εἶδες τον θεον σου. Pour lui, la vie religieuse est nécessairement vie associée. Personne, peut-être, parmi nos contemporains n'a senti avec plus de force que ce penseur, la solidarité, l'unité humaine. Il a d'admirables pages sur la genèse de l'Eglise. Héritière de la Rome

antique qui marquait d'une empreinte indélébile les peuples sur lesquels s'exerçait son influence, l'Eglise romaine a été une grande réalisatrice d'unité. Encore aujourd'hui elle impose la même discipline, la même doctrine, les mêmes rites aux races et aux individus les plus divers. Mais cette unité prodigieuse n'est souvent qu'une apparence. L'unité plus profonde, essentielle, est à reconquérir. Rome a montré et montre encore trop de complaisance aux ambitions nationalistes des peuples qui désagrègent la catholicité, comme elle a montré trop de complaisance aux classes riches et puissantes. Elle n'a plus le courage de proclamer, dans un monde encore déchiré par la dernière guerre et obsédé par l'idée de la fatalité d'un nouveau conflit, la parole de saint Paul, transposée en termes modernes : Il n'y a plus ni Européen, ni Asiatique, ni Anglais, ni Indou, ni Français, ni Allemand, ni Italien, ni Yougoslave, ni capitaliste, ni prolétaire, ni homme, ni femme, mais vous êtes tous un seul être, en Jésus-Christ.

D'où vient cette impuissance de l'Eglise romaine ? De ce que, chez elle, la tradition se substitue à la libre inspiration de la vie. Comme dans le domaine théologique, elle s'attache à d'anciennes catégories intellectuelles qui ne correspondent plus à notre manière de percevoir la réalité, dans le domaine social, où sa tâche d'éducatrice et de réparatrice serait immense, elle se tourne avec regret vers le souvenir d'une hégémonie passée. Nous avons vu déjà que, dans le domaine politique, insensible aux grands courants internationalistes qui traversent le monde, Rome se laisse asservir par le nationalisme. Tandis que les dénominations réformées cherchent à reconstituer la catholicité dont, pendant trop de siècles, elles ne se sont pas préoccupées, l'Eglise romaine se tient jalousement à l'écart. Elle peut alléguer des raisons légitimes de prudence qui lui interdisent de discuter ses principes, mais son attitude hostile et fermée n'est pas justifiée pour cela.

Pourtant l'impuissance de Rome est-elle absolue et définitive ? M. Buonaiuti croit, de toutes ses forces, aux ressources mystiques de l'Eglise romaine. Malgré des fautes très graves, bien qu'aujourd'hui elle cède à la tentation de s'appuyer trop sur le nationalisme, elle représente, avec une pureté plus grande que d'autres Eglises, le principe de la séparation de la vie religieuse d'avec la vie politique. Ses traditions, même sa discipline rigide, tout pourrait servir à l'Eglise romaine, si elle s'orientait dans une direction nouvelle, si

elle avait le courage de proclamer, dans un monde qui retourne au paganisme, les grands principes de l'Évangile. Aura-t-elle le courage de renoncer à certains de ses privilèges, de dénoncer ses compromis, de vivre la vie religieuse dans ses profondeurs, vie d'enthousiasme, de combat, vie tragique ? Rome est-elle à l'agonie, ou à la veille d'une renaissance ? M. Buonaiuti « espère » (dans le sens tout particulier que le mot d'espérer a pour lui ; car, comme Péguy, il tient l'espérance pour la plus belle des vertus théologiques) une renaissance. « Aux regards voilés et presque éteints de la génération contemporaine, elle [l'Eglise] doit présenter une seule vision : celle d'un royaume de paix et de justice, où, pour être inscrits, un seul document de légitimation est nécessaire : l'initiation à une palingénésie qui s'accomplit dans le don de soi-même et de l'amour. Qu'importent désormais à l'humanité les vieilles divergences dogmatiques ? Que lui importent même les transcriptions dogmatiques des valeurs primordiales de l'Évangile dénuées de toute signification normative, de toute efficacité pragmatique ? Elle a besoin de principes élémentaires ; elle a faim de convictions ardentes, elle sent, toujours plus urgente, la nécessité de stimulants rénovateurs. » La chrétienté souffre avant tout de ne plus savoir espérer, de ne plus attendre, comme une réalité vivante, le royaume de Dieu.

Le problème moral, tel qu'il apparaît dans cette seconde partie, est avant tout le problème de la vie fraternelle. Lacérée par le péché originel — ailleurs, M. Buonaiuti dira que le mythe de Caïn fait coïncider l'origine de la civilisation avec un fratricide —, la vie associée de l'humanité se rétablit dans l'Eglise, en attendant la venue du royaume. Tout ce qui s'oppose à la réconciliation profonde des hommes doit être écarté.

On le voit, un livre pareil est riche d'expériences religieuses et humaines et grave de tous les problèmes qu'il pose. M. Adrien Tilgher émet le jugement très juste que *L'Eglise romaine* représente un sommet dans l'évolution spirituelle de l'auteur. Il est émouvant et curieux d'y retrouver, plus profondes, plus complexes et cependant identiques, certaines des affirmations des *Lettres d'un prêtre moderniste* par exemple.

On a reproché à l'auteur de ne pas formuler un programme de réformes, ni un credo théologique. D'autres critiques ont cru que M. Buonaiuti, comme certains théologiens catholiques allemands,

préconise un retour pur et simple à l'augustinisme. L'admiration fervente de M. Buonaiuti pour saint Augustin et telle de ses expressions ont pu induire en erreur le lecteur peu averti. Mais pour le mystique qu'est au fond l'auteur de *L'Eglise romaine*, il ne s'agit pas d'opposer une théologie à une autre, un système dualiste de philosophie religieuse à un système qui penche vers le monisme. On ne chasse pas un intellectualisme par un autre. Il s'agit de constater le caractère provisoire, précaire de toute théologie. Il s'agit, pour l'homme qui aspire à la vie religieuse véritable, de se replonger dans la grande expérience initiale de l'Evangile, de revenir à saint Paul, non pas comme à un théoricien et un théologien, mais à l'un des premiers croyants qui ont vécu de la « Bonne Nouvelle ». La misère de l'homme, la nécessité d'une rédemption, la venue du Royaume éveli et prêché par le Christ, voilà le credo de M. Buonaiuti, un credo que l'instinct religieux, l'Evangile et l'expérience de la vie humaine lui ont imposé. Pour lui, le sentiment détermine la croyance et il s'agit moins d'accepter une confession de foi que d'éprouver, dans leur intégrité et leur puissance, les sentiments qui dominent dans l'Evangile.

En somme, c'est un appel à la *μετανοια* à une conversion profonde de l'individu, que *L'Eglise romaine*. L'homme doit renoncer à tout pour s'attacher au royaume de Dieu, renoncer à sa propre intelligence, à ses intérêts matériels, à toutes les valeurs terrestres. Et de même pour vivre uni à ses frères, amalgamé pour ainsi dire à eux, il faut qu'il renonce à lui-même. La conversion de l'Eglise suppose la conversion de ses membres. La *μετανοια*, n'est que le premier stade de l'expérience évangélique, dira-t-on. Mais un livre est assez grand et assez riche quand il répète, en paroles modernes, la prédication ardente et simple du Précurseur : « Le royaume des cieux est proche, repentez-vous ».

L. VON AUW

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
